

hiver. C'est lors de bals au Temple-de-Bretagne qu'elle fera la connaissance de Marcel, qui deviendra son mari. Marcelle nous raconte : « nous allions ensemble, plusieurs jeunes filles de Malville, au bal à Pontchâteau. On partait assez tôt, on mangeait en route, chaperonnées bien sûr par des mères de famille, on dansait et on revenait avant la nuit ». Mais comment croyez vous que ces demoiselles allaient à ces bals ? A bicyclette, pardi ! Il fallait que l'envie de s'amuser soit forte pour se payer une cinquantaine de kilomètres aller-retour en vélo !

Mais à côté de ses joyeux souvenirs, d'autres plus sombres, vont émerger. Ils sont relatifs à la triste période de la Poche tenue par les allemands à la fin de la guerre 39/45. Arrivée à Malville pour boucler le secteur devant Fay de Bretagne et Cordemais, l'armée allemande cherche des lieux de cantonnement et occupe le café des parents de Marcelle. Des soldats s'installent dans la salle réservée au public et dans une chambre, ne laissant que peu de place aux deux adultes et à leurs cinq enfants. Comme nous dit Marcelle, la vie était devenue difficile et avec l'intensification des bombardements alliés sur la commune, toute la famille est obligée de se replier sur Savenay. Marcel David revient quelques temps plus tard pour récupérer du linge stocké dans le grenier du café car, dans l'obligation de partir, il n'avait pu emmener que le strict minimum. Il a du repartir comme il était venu, les allemands l'ayant quelque peu molesté et intimé l'ordre de quitter les lieux rapidement. C'est également au cours de cette période que se produit un épisode douloureux pour la famille. Un oncle de Marcelle, mobilisé comme tous les hommes en état d'aller à la guerre, réussit à obtenir une permission exceptionnelle pour revenir à Malville assister aux obsèques de son fils, un gamin de huit ans décédé des suites d'une leucémie. Il rejoint son unité et sera par la suite capturé par l'armée allemande. Prisonnier de guerre, il est envoyé dans une ferme en Allemagne. Plusieurs années après, il revient de captivité sans jamais avoir pu obtenir des nouvelles de sa famille et apprend que son épouse, Alphonsine Leblond, est décédée. Les allemands occupaient le château de Saint Hubert, comme le château de Bellaly et le manoir de Kerlan, demeures qui étaient régulièrement la cible des bombardements alliés. C'est au cours d'un de ces bombardements qu'Alphonsine, étendant une lessive dans le jardin de la maison qu'elle occupait, fut touchée par un éclat de bombe. Les tentatives de la sauver seront vaines : elle mourra dans la carriole à cheval qui l'emmène vers l'hôpital de Savenay. Cet événement s'est passé près de l'habitation occupée aujourd'hui par la famille Artus et relativement proche du château de Saint Hubert.

Marcelle dit ne rien regretter de sa vie. Elle concède que, lorsqu'elle était jeune, la vie était difficile, on ne comptait pas ses heures de travail. Elle admet aussi que si certaines transformations ont amélioré la qualité de vie, le progrès va trop vite et elle pose la question « où cela nous mènera-t-il ? »

Merci Madame Lescot de nous avoir si gentiment reçus, merci de nous avoir confié ce pan de votre mémoire. Comme d'autres, vos souvenirs iront enrichir le patrimoine de la mémoire locale.

Réalisé par le Conseil des Sages et la Commission Communication

Ils se souviennent...



Marcelle LESCOT

N° 2 - novembre 2012

Madame Lescot, de son nom de jeune fille Marcelle David, est née le 27 décembre 1935 et, à part quelques années passées à Saint-Etienne-de-Montluc à la suite de son mariage, elle a toujours vécu à Malville. Elle souhaite nous faire connaître ce qu'a été sa vie, notamment ses jeunes années dans son village natal, afin que les Malvillois, les plus jeunes surtout, réalisent ce qu'était la vie auparavant et se fassent une idée des transformations spectaculaires qui ont bouleversé l'image de la commune.

Marcel David, le père de Marcelle (pour la petite histoire, elle épousera son prétendant qui se prénomme, lui aussi, Marcel) tenait, aidé de son épouse, en face de l'église, un café ainsi qu'une charcuterie attenante au café. L'abattage des porcs se faisait dans une remise, toujours existante, rue de l'Abattoir ; le four qui servait à la cuisson des cochonnailles est toujours là, il fut utilisé pendant la dernière guerre pour la fabrication du pain. Ce café, qui n'est pas le seul dans le bourg, était un lieu de rencontre. Hormis le va-et-vient journalier des consommateurs, le café connaissait des jours d'affluence lors des mariages. La salle de restauration accueillait une dizaine de noces par an. Le prix des repas était raisonnable, les familles des mariés pouvaient même apporter la viande, cette pratique était acceptée par M. David. Les repas de mariage se terminaient par un bal dans une remise attenante au café et que, pour la circonstance, le père de Marcelle avait fait carreler - bals souvent animés par un joueur de violon ou d'accordéon : « pas besoin d'orchestre en ce temps là pour faire la fête » nous dit Marcelle. Lors des enterrements également, on se rassemblait dans le café car la famille du défunt offrait un verre pour remercier les participants de leur présence.

Pour Marcelle, le travail ne manquait pas : préparation des repas, installation de la salle à manger, service à table, nettoyage des locaux, de la vaisselle... Nous l'aurions fait sourire si nous lui avions parlé de machine à laver ou lave-vaisselle ! L'eau courante n'arrivera que beaucoup plus tard et c'est au puits qu'il faut aller chercher l'eau qui ali-



Les parents de Marcelle

mente toutes les habitations du bourg. Une eau que l'on se garde de gaspiller tant le système de remontée est compliqué à mettre en œuvre. Le puits se trouvait devant le porche qui relie actuellement la place de la Liberté à la rue Centrale. Le porche en bois était fermé à l'époque et servait de remise temporaire aux cochons que le père de Marcelle achetait pour sa charcuterie. Il y faisait également transiter des porcelets qu'il achetait dans les foires de la région et qu'il plaçait ensuite dans les fermes de Malville. On ne saurait parler du puits sans évoquer la mésaventure arrivée à la maman de Marcelle. Celle-ci, allant chercher de l'eau, a malencontreusement perdu sa bague de fiançailles, tombée dans ce puits. On la retrouvera 25 ans plus tard lorsque le puits fut vidé pour être mis hors de service !

Marcelle, le moment de « détente » qu'elle appréciait le plus, c'était d'aller au lavoir tous les lundis, jour de lessive. Le lavoir couvert se trouvait dans le bas de la rue Saint Hubert, à l'emplacement de l'ancienne station d'épuration. Elle descendait le linge - un gros paquet pour la famille, le restaurant et la charcuterie - dans sa brouette, un bon kilomètre pour atteindre le lavoir, le temps de « battre » le linge avec le battoir, une sorte de palette en bois, de le rincer et ensuite, retour à la maison par la côte avec la brouette pleine de linge mouillé, pour l'étendage. Et dire que c'était le moment le plus « relaxant » pour elle ! Pour aider ses parents, Marcelle ne devait pas avoir « les deux pieds dans le même sabot ».

Le café était un lieu de rencontre où s'échangeaient les nouvelles. Marcelle se souvient que pour prévenir le médecin ou le vétérinaire, professions qui n'existaient pas à Malville, sa mère mettait une chaise devant le café, en guise d'avertissement. Puis, le bouche à oreille fonctionnait. Le temps du téléphone n'était pas encore arrivé. Très peu de voitures automobiles dans le village, on pouvait les compter sur les dix doigts, beaucoup de marche à pied. Aller à Savenay, la « grande ville voisine », restait toujours un problème. On comprend alors pourquoi les commerces étaient aussi nombreux dans le bourg de Malville, ils permettaient de vivre pratiquement en circuit fermé.

Marcelle, après le décès de son père et le départ de sa mère en retraite, a tenu le café-restaurant pendant 17 ans. Elle peut nous faire un recensement à peu près complet



Au centre, la mère de Marcelle devant le café

des différents établissements de la commune. Le bourg comptait alors 5 cafés dont un qui vendait tabac et cigarettes, situé face au calvaire, à l'entrée de la rue de la Croix Blanche. Pour la nourriture et tout ce qui concernait la vie domestique, il y avait 3 épiceries. Face à la Maison de la Presse, bureau de tabac actuel, se tenaient un sabotier ainsi qu'un cordonnier. Sur la place de l'église, Mélanie Thomas était couturière à façon. M. Bredeloux vendait des vélos et assurait leur entretien, son garage était à la hauteur du rond point, près du cimetière. Comme à cette époque on pouvait trouver quantité de petits terrains occupés par la vigne, il était logique de s'adresser à Francis Ravilly, tonnelier de son état, qui se déplaçait dans la commune avec son alambic afin de distiller l'eau de vie. Bizarrement, il n'y avait pas de boulangerie à Malville, le commerce actuel a été installé, il y a environ une quarantaine d'années, par un M. Perrin qui en a même fabriqué le four. Les livraisons de pain étaient assurées par des boulangers de Bouvron et de Savenay.



Devant la charcuterie, la grand-mère de Marcelle (3^e en partant de la gauche)

Le bourg comptait également de nombreuses fermes. Celle de Paul Guibert occupait tout l'Espace Thalweg (l'entrée était à la place du porche qui mène à la bibliothèque). Des petites fermes donnaient directement sur la rue Centrale, dont celle de Francis Thomas, alors Maire de Malville, dont les rejets de l'étable allaient vers la chaussée. Les endroits qui ont vu, par la suite, s'édifier des lotissements étaient des terres agricoles parsemées d'exploitations de faible importance (la Brise, la Colle, rue de la Merlerie...). Le bâtiment qui jouxte le café de la Croix Blanche était une ferme. Une des plus anciennes demeures de Malville, qui sert de comptoir aux Restos du Cœur, était également une exploitation agricole. Cette forte implantation de la profession agricole explique la présence de deux forges-maréchalleries, l'une tenue par M. Balu, l'autre par M. Biget. Elles servaient à l'entretien du matériel et au ferrage des chevaux.

Quand on demande à Marcelle si la vie n'était pas trop difficile, elle admet que si les travaux étaient souvent rudes, ils n'empêchaient pas de profiter des occasions de s'amuser. Elle se souvient des kermesses organisées par le clergé de Malville, des fêtes religieuses, telle la Fête Dieu, qui mobilisaient une foule marchant en procession de l'église au calvaire sur un véritable chemin parsemé de fleurs. Des représentations théâtrales tantôt sous l'égide du curé de l'époque, l'abbé Colin, tantôt gérées par l'instituteur, M. Bouthemy, avaient lieu régulièrement et attiraient un public nombreux. Le dernier dimanche de juillet voyait l'organisation d'une course cycliste, intermède durant la fête foraine. Cette course était suivie par plus de 600 spectateurs massés sur le parcours qui allait de la Croix Blanche, dans Malville, à la Croix Blanche, sur la route de Bouvron. La fête foraine offrait des stands, casse-pots, loterie, tir à la carabine, balançoires et autres jeux à l'ancienne, comme le mât de cocagne. Mais ce qui importait pour Marcelle, c'était le bal qui clôturait la fête. Avec quel regret elle parle de cette époque où elle n'aurait pour rien au monde raté un bal, par exemple celui des Anciens combattants-Prisonniers de guerre qui se tenait une fois par an à Malville, en